

et la tourna entre ses doigts. L'enveloppe n'était pas cachetée. Sans même avoir la pensée qu'elle commettait une indiscretion, elle sortit la lettre de l'enveloppe, l'ouvrit et lut rapidement les lignes suivantes :

Monsieur Sarrue,

Vous avez donc été sans pitié pour Georgette comme vous l'avez été pour moi ? Hélas ! vous n'avez pas songé à ce que pourraient conseiller à la pauvre enfant sa douleur et son désespoir. Je n'en peux plus douter, la malheureuse Georgette a mis fin à ses jours et sa mort sera pour vous un remords éternel.

Votre sévérité, je ne veux pas dire votre cruauté, vient de briser deux existences. Georgette perdue pour moi, je n'ai plus besoin de la vie. Quand vous lirez ces mots, j'aurai imité le marquis de Soubreuil pour me débarrasser d'un fardeau que je ne peux plus porter.

Adieu, je vous pardonne.

MAURICE.

La jeune fille regarda autour d'elle avec épouvante, puis ses yeux s'arrêtèrent avec une fixité effrayante sur ce qui restait des munitions achetées par Maurice, et qu'il avait placées sur le marbre de la cheminée.

Presque aussitôt Georgette sentit que la pensée lui échappait ; sa vue se troubla, ses oreilles bourdonnèrent ; il lui sembla qu'elle était engloutie au milieu d'un immense écroulement. Elle ferma les yeux, poussa un cri sourd, horrible, en étendant les bras, et elle tomba à la renverse tout de son long sur le parquet.

La nuit vint. N'ayant pas vu descendre la jeune fille, la concierge devint inquiète. Elle monta dans la chambre de Maurice. Elle trouva Georgette étendue sans mouvement, pâle, échevelée, ne donnant plus signe de vie.

XIII

Dans l'état de santé où se trouvait Georgette, le coup terrible qu'elle venait de recevoir pouvait la tuer. Grâce aux soins qui lui furent prodigués, elle fut sauvée.

La concierge s'était empressée de relever la jeune fille, puis avec l'aide d'une femme de la maison, accourue à son appel, Georgette avait été couchée dans le lit de Maurice.

Elle venait de reprendre connaissance lorsque le médecin qu'on était allé chercher arriva. Il prescrivit une médication énergique, et rassura complètement les deux femmes, en disant que la situation de la jeune fille n'avait rien de très grave et qu'en lui donnant les soins nécessaires, aucune complication n'était à redouter.

La concierge avait ramassé la lettre de Maurice et, sans songer à la lire, l'avait remise dans son enveloppe et placée sur la cheminée.

Georgette la demanda. Elle voulait la relire. On s'empressa de la lui donner. Georgette fit cette seconde lecture en laissant échapper de sourds gémissements. Hélas ! elle ne pouvait plus se faire illusion, son malheur était complet. Elle cacha la lettre fatale sous le traversin et elle versa un torrent de larmes accompagnées de nombreux sanglots. La pauvre enfant avait besoin de laisser éclater sa douleur. Cette crise amena une réaction bienfaisante et ses larmes lui firent éprouver un grand soulagement.

Le docteur revint le lendemain. Il parut très satisfait de l'état de la malade.

—Allons, ce ne sera rien, dit-il ; je ne reviendrai maintenant que si vous m'envoyez chercher.

Le mieux continua, et le cinquième jour Georgette se sentit assez forte pour quitter la chambre de Maurice.

Elle se décida à retourner chez elle, mais bien à contre-cœur. Il le fallait, du reste ; ayant loué une autre chambre, elle ne pouvait déménager sans avoir donné congé rue Berthe et payé au propriétaire l'indemnité d'usage, c'est-à-dire le demi-terme de loyer.

Plusieurs personnes de la maison, et particulièrement la concierge, l'accablèrent de questions. Elle se débarrassa de leur importunité en leur disant qu'elle était allée faire une visite à une dame qu'elle connaissait depuis longtemps, qu'elle avait été prise d'un mal subit, et qu'on avait absolument voulu la garder pour lui donner des soins.

Les curieuses durent se contenter de cette réponse, qui n'était ni un mensonge, ni entièrement la vérité.

Sa figure pâlie, ses traits tirés, ses yeux éteints entourés d'un cercle bleuâtre confirmaient d'ailleurs ses paroles.

On lui apprit que Jacques Sarrue était allé passer une quinzaine de jours à la campagne. Le poète l'ayant prévenue qu'il s'abstiendrait de paraître rue Berthe pendant quelque temps, elle ne fut nullement surprise. Toutefois, en acquérant la certitude complète qu'elle ne le rencontrerait point, elle éprouva une véritable satisfaction.

La lettre de Maurice adressée à Jacques Sarrue était dans sa poche ; mais elle pensa qu'au lieu de la remettre elle-même à la concierge, il était préférable de la faire parvenir par la poste à son destinataire.

Le soir même elle donna et fit accepter le congé de sa chambre. Ce fait inattendu étonna tout le monde de la maison. Les commères passèrent l'une après l'autre dans la loge afin de faire avec la concierge toutes sortes de suppositions plus ou moins malveillantes. Georgette n'eut point l'air de s'apercevoir qu'elle causait dans l'immeuble, à tous les étages, une espèce de révolution.

Le surlendemain, des hommes chargèrent son petit mobilier sur une voiture de déménagement et elle partit, oubliant, avec intention sans doute, de donner sa nouvelle adresse. Jusque-là elle avait dû sa force à une grande surexcitation nerveuse, mais quand elle se fut installée rue de Meaux, elle tomba dans un grand abattement ; elle se sentait brisée, anéantie, profondément découragée. Sa chambre lui parut triste, sans clarté, et, malgré le voisinage d'Albertine, elle se trouva absolument isolée. Sa tête se remplit de nouveau des plus sombres pensées. Elle ne pouvait regarder en arrière sans frissonner, et si, pleine d'anxiété, elle interrogeait l'avenir, elle était saisie d'épouvante, car elle ne voyait devant elle que la douleur, le désespoir, les terreurs d'une nuit sans fin.

Albertine essayait de l'égayer ; mais ne connaissant point la cause de l'étrange tristesse de son amie, elle parvenait avec peine à amener sur ses lèvres un sourire forcé. Georgette était toujours extrêmement réservée et prudemment, elle cachait tous ses chagrins, tous ses secrets à Albertine. Celle-ci redoublait en vain ses prévenances et ses démonstrations affectueuses, elle ne pouvait vaincre chez Georgette une sorte de défiance instinctive.

Cependant, au bout de quelques jours, ayant épuisé ce qui lui restait de ses petites économies, Georgette se dit qu'il était grandement temps qu'elle se remit au travail. Certes, elle n'était pas consolée, mais elle sentait la nécessité de concentrer sa douleur et de dévorer ses larmes. Si elle eût voulu mourir, elle n'avait qu'à s'enfermer dans sa chambre et y attendre la mort. Mais Georgette n'avait plus cette funeste pensée. Une voix intérieure, qui parlait avec autorité à son cœur, à son âme, à sa conscience, lui disait qu'elle devait vivre, vivre pour souffrir, puisque telle était sa destinée. Or, pour vivre honnêtement et pauvrement comme elle le voulait, il fallait travailler.

Sachant qu'elle venait de dépenser sa dernière pièce de monnaie, Albertine lui offrit obligeamment de puiser dans sa bourse.

—Je vous remercie, répondit-elle, mais je ne veux contracter aucune dette.

—Entre amies, on ne doit pas se gêner, vous me rendrez cela plus tard.

—Non, le pauvre qui emprunte s'appauvrit d'avantage. N'insistez pas, Albertine, je reconnais la générosité de votre cœur ; mais je ne veux pas accepter votre offre. Je suis restée trop longtemps sans travailler ; dès demain, je vais me remettre sérieusement à l'ouvrage. Pourtant, si cela ne vous est pas désagréable, je profiterai volontiers de votre complaisance.

—Vous savez bien que je serais heureuse de faire quelque chose pour vous.

—Eh bien, nous allons sortir ensemble et vous me mènerez dans une des maisons que vous connaissez, où vous pensez qu'on ne refusera pas de me donner du travail.

Cette proposition n'était pas précisément du goût d'Albertine, qui pouvait avoir à redouter les remarques peu flatteuses pour elle de certains faiseurs de chance ; mais elle fit contre fortune bon cœur et tante maison de passementerie, où elle savait que les bonnes ouvrières sont toujours bien accueillies. En effet, après avoir causé quelques minutes avec le chef de la maison, Georgette obtint immédiate-

ment du travail. Elle emporta en outre la promesse qu'elle n'en manquerait jamais, si elle était exacte à livrer son ouvrage. Dès lors, sous le rapport des exigences matérielles, elle se trouva à peu près sûre de l'avenir, et pouvait espérer qu'avec le temps elle retrouverait une tranquillité relative.

Trois mois s'étaient écoulés depuis que Georgette demeurait rue de Meaux. Le printemps avait ramené les beaux jours ; mais la douleur restait aussi vive, aussi profonde dans le cœur de la jeune fille.

Un dimanche qu'elle se promenait avec Albertine dans ce magnifique jardin des Buttes-Chaumont, elle se trouva tout à coup en face d'un jeune homme d'une trentaine d'années, mis avec une certaine prétention à l'élégance, qui feignit d'éprouver une grande surprise en la voyant.

Georgette, évidemment très contrariée, ne chercha pas à cacher son déplaisir ; le regard dédaigneux qu'elle lança à l'individu ne pouvait lui laisser aucun doute sur le sentiment qu'il lui inspirait. Mais il n'eut point l'air de remarquer l'attitude hostile de la jeune fille. Il s'était brusquement arrêté devant elle, et, son chapeau à la main, un sourire singulier sur les lèvres :

—Mademoiselle, lui dit-il, je ne m'attendais pas au plaisir de vous rencontrer ici.

Georgette eut un mouvement d'impatience et de colère ; elle saisit le bras d'Albertine et l'entraîna rapidement. Elle ne s'aperçut point que le jeune homme et Albertine avaient échangé un regard d'intelligence.

—Savez-vous que je suis très étonnée, dit Albertine à Georgette, quand elles eurent fait une vingtaine de pas.

—Pourquoi cela ?

—Parce que vous n'avez pas répondu à ce monsieur qui vient de vous saluer et de vous parler.

—Je ne réponds pas à tout le monde, répondit froidement Georgette.

—Habituellement on est plus aimable avec les personnes qu'on connaît.

—Mais je ne le connais pas du tout ce monsieur.

—Par exemple, ce que vous me dites là me surprend encore davantage ; je croyais, au contraire, que vous le connaissiez depuis longtemps.

Georgette secoua la tête.

—Je comprends, reprit Albertine, il vous a prise pour une autre : cela arrive quelquefois, car il y a d'étranges ressemblances. Ainsi, vous ne l'avez jamais vu ?

—Je ne dis pas cela ; mais je vous assure que je ne sais ni son nom ni ce qu'il fait. Depuis un mois environ, chaque fois que je sors pour reporter mon ouvrage au magasin, je le trouve sur mon passage ; il me suit malgré moi et il a même la hardiesse de m'adresser la parole. Deux ou trois fois j'ai cru devoir lui faire comprendre qu'il m'était on ne peut plus désagréable et pénible d'être suivie ainsi, je n'ai pu me débarrasser de son importunité, qui devient une tyrannie.

—Mais alors, Georgette, ce jeune homme vous aime ! s'écria Albertine.

—Cela m'est fort indifférent, répliqua la jeune fille ; je ne lui demande qu'une chose, c'est de me laisser tranquille.

—Oh ! vous êtes trop sévère, Georgette, permettez-moi de vous le dire. D'abord, vous ignorez ; quelles sont les intentions de ce jeune homme ; elles peuvent être bonnes. J'ai eu le temps de le regarder : il m'a paru très bien et je lui ai trouvé un air honnête et distingué.

—Je n'ai pas à savoir si ses intentions sont bonnes ou mauvaises. Je trouve son obsession offensante, et je ferai en sorte de m'y soustraire. Je ne m'explique pas ce que j'éprouve à sa vue, c'est comme un sentiment de répulsion ; enfin il me déplaît, il me fait peur !

—Pourtant, ma chère, reprit Albertine, vous êtes à l'âge où l'on aime ; vous avez beau défendre votre cœur, l'amour y entrera.

—Jamais ! s'écria la jeune fille avec un accent singulier.

Elle baissa la tête pour cacher deux larmes qui roulaient dans ses yeux.

—Tiens, tiens, se dit Albertine, voilà un mot qui vaut toute une confidence.

Elles se trouvaient à la porte du parc.

—Où allons-nous maintenant ? demanda Albertine.